

Extraits des mémoires de Fernand Harroy **Document écrit en 1943 à l'intention de son fils.**

.../...

IV INKONGO. MON ARRIVÉE ET MA MISE AU TRAVAIL

Inkongo est donc, de l'avis de la Direction, ce qu'on appelle une bonne factorerie; ce qui veut dire qu'on y fait de bonnes récoltes de C.T.C.

Le gérant est un tout jeune homme, aux cheveux déjà blancs. Il s'appelle Jules GANTY et est actuellement Administrateur Directeur en Belgique de la Compagnie du Kasai.

Quand le steamer aborde, vers 4 heures, au beach de sa factorerie, montant à bord, j'observe ce sauvageon, culotte trouée où le genou dépasse, chapeau de brigand calabrais : c'est mon chef.

Je me présente à lui, il me considère avec stupéfaction: songez donc! Je viens de passer 22 jours sans voir un matelas, on crève de faim depuis plus de quinze jours, j'ai évidemment la mine d'un candidat moribond. Or, il sort d'en prendre, des moribonds... et dissimule à peine sa consternation. N'importe!

On décharge les colis qui composaient le chargement, on emmagasine tout cela; le gérant prend avidement connaissance du courrier, tandis que je reste les bras ballants; enfin, pouvant s'occuper de moi, il me présente ainsi ma future tâche.

A quelques mètres du beach, se trouve une petite maisonnette en torchis : quatre murs de terre, un toit de chaume, un sol en terre battue où traînent quelques nattes indigènes. Trois mètres sur trois. Pas de fenêtre. Une porte branlante: «C'est votre habitation. Enfermez-y vos affaires ». Le lit est composé de quatre sticks figés en terre, réunis par des planches latérales sous lesquelles s'entrelacent, en guise de sommier, des lianes indigènes (codys). Un semblant de matelas bourré de feuilles de bananes le recouvre; c'est à mon équipement à faire le reste.

Après mon installation et une rapide toilette (j'ai fait chercher de l'eau du fleuve), je me rends sur la barza du bâtiment principal, lequel comprend la chambre du gérant, le mess et le bureau. Sur la barza, Jules GANTY a fait préparer un apéritif. Il a entre-temps donné des ordres pour qu'il y ait une poule de plus au souper du soir.

La conversation se résume ainsi :

«Il était grand temps que vous arriviez; je viens de perdre mes deux adjoints et la besogne en souffre. M. LEMMENS avait son travail dans la région des Lulua ; c'est une très bonne région au point de vue des produits à récolter, mais M. LEMMENS y a été attaqué et tué par les indigènes. Entre-temps, la Force Publique y a fait ce que l'on appelle une «promenade militaire» (on sait ce que cela veut dire); il est grand temps d'y retourner car la région est sans sel et sans croisettes (ces croisettes sont pour le paiement de l'impôt), donc, beaucoup de caoutchouc à récolter. Il faut partir de suite».

J'objecte timidement que je ne connais encore absolument rien du genre de commerce que l'on fait avec les Noirs; la nature et le prix en caoutchouc de toutes les marchandises; ne conviendrait-il pas que je sois un peu au courant avant de m'aventurer?

«Vous avez raison, et pour vous mettre au courant, rien ne vaut mieux que d'assister pendant un jour à un marché déjà installé. Nous avons un petit marché sur la Lubi, tenu par un Noir de la côte, nommé KAMOROTO. L'endroit s'appelle Bakon-Kott, ce n'est pas loin de Lusambo. (La Lubi se jette dans le Sankuru à Lusambo.) Je vous donnerai demain une pirogue et quelques hommes, qui vous conduiront chez KAMOROTO. Là, vous passerez une journée entière, pour voir comment il procède, et puis vous reviendrez de suite, pour vous apprêter à partir à Chibango (chez les Lulua, entre Luebo et Lusambo). »

Comme on le voit, j'ai beau être en marmelade, on ne peut me laisser le temps de souffler.

Parti en pirogue, avec six hommes, à 6 heures du matin, je passe, en cours de route, en y faisant une visite rapide de présentation, d'abord, à la Konduie (Plantations Lacourt) (45) et, plus loin, à Niengele, au siège de la Maison Hollandaise (N.A.H.V.) (46). On défile, sans s'arrêter devant Lusambo, pour remonter un peu la Lubi et arriver avant le coucher du soleil chez KAMOROTO.

Il faut grimper pas mal pour arriver, de la rive, à l'endroit où il a établi son petit marché. C'est la première fois depuis bien longtemps que mes jambes se dérouillent; cela va.

KAMOROTO, un Sénégalais, parle un peu un français tout petit nègre. C'est un très grand diable, très sec, étendu sur sa natte, abrité par un vieux morceau de toile de tente. Au moment où je l'aborde, il semble consulter avec attention un gros livre, qu'il parcourt à l'envers. Il ne sait pas lire, mais... c'est le Koran.

KAMOROTO s'empresse, et me fait remarquer avec tristesse qu'il ne peut que me faire partager sa natte, et le vieux morceau de toile de tente qui l'abrite, lequel est tendu, par l'opération du St Esprit, à l'aide de bâtonnets crochus et de lianes.

Et c'est ainsi que je m'apprête à passer la nuit, couché par terre, contre KAMOROTO (le bien odorant), sur sa natte. Impossible naturellement de trouver le sommeil ou le repos. Mais, voici du nouveau : une tornade s'annonce. Elle arrive au galop, comme toutes les tornades. En un rien de temps, la toile de tente vole en l'air, la natte vole en l'air, le Koran est projeté au bas d'un monticule, ma petite cantine est éparpillée... Je laisse à penser comment nous avons passé la nuit, à nous secouer comme des barbets sortis de l'eau.

La journée du lendemain est consacrée à l'observation du marché. Je passe sur les incidents de la nuit et vous dirai seulement que j'ai passé toute la journée du lendemain à voir comment il s'y prenait pour donner une cuillerée de sel par-ci, une cuillerée de perles par-là ou quelques brasses de tissu en échange de caoutchouc. Au bout d'un jour j'en savais assez pour organiser mon propre marché.»

Je renvoie, pour ce chapitre, à la petite étude que j'ai publiée au Cercle Africain. Et, le surlendemain, dès la première heure, je remonte en pirogue, pour faire, en quatre heures, le trajet que j'avais mis onze heures à remonter.

Arrivée avant midi à la factorerie; un bref repos, puis, immédiatement, préparatifs pour le départ le lendemain à Chibango.

A partir de maintenant, plus de chemin de fer, plus de steamer, plus de pirogue. Le tout, à pied, par des terrains recouverts de savane, par des montagnes souvent très élevées, par des forêts immenses, par des vallées longeant des rivières où la végétation est tout simplement merveilleuse. Le palmier domine partout.

Le trajet d'Inkongo à Chibango comporte cinq étapes (environ 150 km).

J'ai, comme tout service personnel, un boy cuisinier; ma caravane se compose d'une vingtaine d'hommes; n'oublions pas que je n'ai pas encore eu le temps d'apprendre grand chose de la langue indigène, à part les leçons de KAMOROTO.

Mais, en somme, le voyage se fait assez bien, mes hommes sont dociles, bien habitués à ce sentier piste qui conduit d'un village à l'autre. Je n'ai à me plaindre de rien. Tout est nouveau pour moi.

A la première étape, dans un simple petit chamba, où n'habitent que quelques Noirs, je couche dans une hutte indigène.

A la seconde étape, au village de Bakka-Kissagai, le tableau change. La renommée, assurée par le tam-tam, a déjà fait savoir aux indigènes qu'un Blanc est en route, qu'il a avec lui du sel, des croissettes, des perles, des tissus, etc., surtout du sel !

De tous les environs les Noirs sont déjà accourus à Bakka-Kissagai, et lorsque j'y arrive, il y a déjà là de quoi vendre tout le contenu de ma caravane.

Grâce à l'expérience de mon capita, je passe ma première journée à faire le marché, à faire fabriquer, avec des feuilles de palmier, des moutètes (paniers où se loge le caoutchouc) (48),

et, dès le lendemain à la première heure, je renvoie à la factorerie toute ma caravane, abondamment chargée de C.T.C. (49).

Inutile de dire qu'elle fut agréablement accueillie par mon gérant, qui, de suite, recharge cette même caravane de nouveaux articles et me la renvoie. Pendant cette allée et venue, soit donc pendant ces quatre jours, je reste seul avec mon boy à Bakka-Kissagai. C'est là que, en flânant, j'ai pu enfin me reposer et prendre un peu contact avec des indigènes.

Mes hommes revenus, bien chargés, après ces quatre jours, nous nous remettons en route dès le lendemain de leur arrivée et filons en trois étapes jusqu'à Chibango.

Là évidemment, accueil très réservé, craintif: mon prédécesseur a été tué dans la région, la Force Publique est venue faire une promenade punitive, on est prudent, et... moi aussi (50).

Le village, assez important, perche au haut d'une montagne. Je m'installe dans une petite hutte qui était déjà occupée antérieurement, je fais construire à côté un petit hangar pour abriter mes marchandises et mon C.T.C., et voilà la résidence où je vais trôner près d'un an. J'y fais aussi creuser, tout près, un très grand trou, pour y jeter marchandises et C.T.C., en cas d'incendie.

Évidemment, dès le jour de mon arrivée, le C.T.C. afflue, et toute ma caravane va pouvoir retourner de suite, abondamment chargée du précieux N'Dundu (C.T.C.). Mon gérant va être bien heureux.

Et ainsi de suite. Sans jamais s'arrêter, une caravane fait route, m'apportant des marchandises, reportant des produits.

Le gérant est enchanté, et moi, je commence à m'y faire.

Tout seul, sans jamais voir un Blanc, j'y fête mes 30 ans et y passe la Noël 1900. Je ne me rendais guère compte alors que je me trouvais chez des anthropophages ; un incident me l'apprit.

Pour un envoi important que j'avais à faire à la factorerie, j'avais demandé au chef CHIBANGO de me donner tous ses hommes. Comme je les payais bien, il m'avait répondu : «Tu les auras tous».

La caravane chargée et partie, je me promène dans le village, et rencontre un beau Noir, bien solide, bien gras, qui bayait aux corneilles. Je le questionne : «Qui es-tu? — Je suis un homme de CHIBANGO (un esclave, mupica). — Pourquoi n'es-tu pas parti? Et pourquoi ne travailles-tu pas? — Parce que, à la prochaine lune, on doit me manger... ». Et le bonhomme me confiait cela comme s'il s'agissait d'une chose toute naturelle. C'est bien là un exemple de leur mépris de la mort.

Au début de mon séjour à Chibango, je parvenais assez facilement à me tirer d'affaire au point de vue de la nourriture. Le village me procurait des poules et des oeufs, du manioc, et mon gérant m'envoyait régulièrement ce qu'il pouvait, en matière de ravitaillement d'Europe: vin, beurre, farine, huile, sucre, etc.

Mais, dès le début de 1901, plus rien n'arrivait. Les chop-box trimestriels furent interrompus, on ne savait pourquoi. Plus de beurre, plus de farine, plus de vin, plus de sucre, etc. etc.

Dès les premiers mois de l'année 1901, je me sentais atteint d'une anémie étrange, qui facilitait les accès de fièvre. Cela se manifestait par une sorte d'éruption de la peau: gros boutons sur tout le dos et sur la poitrine, que j'essayais de combattre en me faisant frictionner à l'eau bouillante par mon boy. Peine perdue.

Mon gérant m'écrivait: «Rentrez à la factorerie». Mais j'étais intransportable; j'étais trop faible pour entreprendre une si longue marche à pied, et il ne pouvait être question d'utiliser un tipoye.

Comme il n'y avait pas de route et que la plus grande partie des trajets devait se faire en forêts, la marche en tipoye devenait trop douloureuse en raison des coups qu'à chaque instant on recevait des aspérités des branches d'arbres.

Il n'y avait qu'à patienter, et à s'en remettre à la grâce de Dieu. Et c'est ainsi que j'ai fait à Chibango un séjour ininterrompu de six mois, sans voir un Blanc.

Entre-temps, mon gérant, très inquiet, se donnait beaucoup de mal pour essayer de me trouver, soit une boîte de beurre, soit une dame-jeanne de vin, soit un peu de farine, mais vainement.

Un jour, il m'écrivit, triomphant, qu'en violation de tout règlement, il avait abandonné sa factorerie, avait pris une pirogue, et s'était rendu au poste de la Maison Hollandaise, où, en échange d'une vieille charnière, il avait obtenu pour moi un pot de confiture.

Ce petit fait caractérise bien le climat du moment.

Enfin, à la longue, je me suis tant soit peu retapé, et le désir de revoir un Blanc me donnant des ailes, j'ai entrepris le voyage du retour, avec courage et succès.

Et, le soir de mon arrivée à Inkongo, Jules GANTY a fait servir un souper de six plats, soit six poules préparées de six façons différentes.

Hélas, une nouvelle affreuse m'attendait à mon arrivée, nouvelle que mon gérant était consterné de devoir m'apprendre.

J'ai dit plus haut que mon habitation se trouvait au bas de la factorerie, à quelques mètres de la rive du Sankuru. La porte ne fermait que par un cadenas de traite. La plus élémentaire prudence aurait voulu que le gérant fit rentrer soit dans un magasin, soit dans sa chambre, mes malles et mes bilokos. Évidemment, tout a été volé. Je n'en avais évidemment emporté avec moi à Chibango (comptant n'y faire d'abord qu'un court séjour) que le strict nécessaire. Un costume kaki, un peu de linge, quelques accessoires. Tout le reste était resté à Inkongo: mes vêtements d'Europe, mon équipement d'Afrique, mes chaussures, mon linge; tout cela a été volé. Me voilà propre !

Timidement, j'ai risqué une réclamation auprès de la Direction qui a répondu que, «parce que j'étais un bon agent», on me permettait de me rééquiper au «fétiche», c'est-à-dire au magasin où se vendaient les articles pour Noirs: des costumes blancs complets à 3,50 francs le costume, quelques singlets à 0,80 francs, chemises de traite, etc.

Et voilà comment j'ai été nippé, dès ma première année de séjour africain.

Je suis retourné par la suite plusieurs fois à Chibango, toujours avec les mêmes bons résultats (bons résultats pour le gérant qui touchait les commissions).

La vie continuait à être difficile, non seulement faute de ravitaillement, mais encore et surtout faute des principales marchandises, car on ne recevait presque plus rien d'Europe. Mais, à force d'aller à l'école du stoïcisme, on était devenu adroit et je m'en fichiste...

Vers la fin de 1901, Jules GANTY avait accompli les trois années de son contrat ; il guettait donc sa rentrée en Europe.

Au moment venu, on reçoit de la Direction d'Afrique une lettre informant Jules GANTY qu'il peut rentrer en Europe, et que son Adjoint M. Fernand HARROY est nommé gérant à sa place.

Me voilà donc nommé gérant, après un an de service. J'en suis heureux et fier, mais, mais, voici une autre histoire !

V. LA COMPAGNIE DU KASAI (C.K.)

Jusqu'à présent, je me suis complu, en écrivant ces mémoires, à relater de menus incidents, qui n'avaient d'autre but que de colorer mon récit et de caractériser la période des débuts. Ce n'est pas pour exciter une compassion quelconque que j'ai relaté ce qui du reste n'est que vérité, mais plutôt en raison du caractère pittoresque que j'ai cru pouvoir lui attribuer.

A partir de maintenant, j'irai à plus grands traits, sinon ce récit menacerait de devenir d'une longueur fastidieuse.

Nous sommes donc fin 1901, je viens de recevoir ma nomination de gérant de la factorerie d'Inkongo. On attend le courrier suivant. Mais le bateau qui arrive d'abord nous amène notre Agent principal M. FUMIÈRE (récemment vu à Manghay), et M. FUMIÈRE nous apporte la nouvelle sensationnelle suivante.

Toutes les Sociétés qui exploitaient les diverses régions du Kasai et du Sankuru viennent de fusionner en Europe et de former la Compagnie du Kasai.

Je rappelle ici le nom de quelques-unes de ces Sociétés, exploitant le caoutchouc, l'ivoire et... rien d'autre. C'étaient:

La S.A.B.

La Maison Hollandaise (Nieuwe Afrikaansche Handelsvennootschap)

Le [Comptoir Colonial] Belgika

Les Plantations Lacourt

Le [Comptoir Congolais] Velde

Les Magasins Généraux

Le Nyengelé

Etc.

La Compagnie du Kasai a été officiellement créée le 1 janvier 1902.

Les pourparlers duraient depuis un an, et c'est parce que ces pourparlers duraient depuis longtemps que, pendant aussi longtemps, on n'a pas cru devoir nous envoyer ni marchandises, ni ravitaillement. Ces pauvres bougres d'agents d'Afrique n'ont qu'à tirer leur plan !

Donc, M. FUMIÈRE vient nous annoncer la nouvelle et nous exposer les différentes combines:

«Nos factoreries du Kasai et du Sankuru font donc partie de la Compagnie du Kasai, à partir de 1902, à partir du moment où on viendra remplir les formalités de remise-reprise, inventaires, etc.

La C.K. reprend tous les agents, avec leurs contrats, mais en les faisant monter d'un grade : un bon adjoint deviendra gérant, un gérant deviendra Chef de Secteur, etc.

Nous n'obligeons pas nos agents de la S.A.B. à accepter, nous les engageons à le faire parce qu'il y va de leur intérêt.

A nos bons agents, tels que MM. GANTY et HARROY, nous disons: vous êtes libres d'accepter, mais, si vous préférez rester à la S.A.B. nous avons des places pour vous en nos établissements du Haut Congo, du Lomami... ».

On réfléchit, on discute, on soupèse; M. FUMIÈRE souligne les avantages qu'il y a pour nous à rester à Inkongo. Bref, GANTY et moi, nous décidons d'entrer à la Compagnie du Kasai, et d'attendre son directeur, le Docteur DRYEPONDT. Donc, GANTY renonce à rentrer de suite en Europe (bien lui en a pris, il est aujourd'hui grand chef en Europe).

Et on attend, on attend, on attend l'arrivée de la mission C.K. Cela va durer près de huit mois, car ce n'est que vers juillet 1902 que le Docteur DRYEPONDT vient procéder à la reprise. Pendant tout ce temps, ne l'oublions pas : pas de marchandise et pas de ravitaillement (51). Pendant tout ce temps, GANTY continue à être gérant, et moi, gérant nommé, mais jouant adjoint.

Inutile aussi de rappeler que pendant ces longs mois d'attente nous continuions à crever de faim, et pourtant, comble des combles, nous avions au magasin un sac de 100 kilos de farine et deux énormes jambons!!

Mais voilà: GANTY était l'esclave servile du Règlement, qui nous interdisait de consacrer plus de 1,35 francs de dépenses par jour et par agent pour nos achats en vivres d'Europe.

Mettre ces deux articles en consommation, c'était nous obliger, en comptabilité, à les distraire de l'inventaire, et ils auraient absorbé nos possibilités de plusieurs mois. Donc, irrégularité.

Et le méticuleux GANTY, qui n'a jamais connu autre chose que le respect intégral des fameuses circulaires (c'est du reste ce qui lui a valu ses avancements), n'aurait consenti pour rien au monde à déroger en quoi que ce soit aux instructions officielles. Que de palabres n'ai-je pas eues avec lui à ce sujet?

Bref, on avait faim? Rien à faire ! Et le dimanche, en guise de promenade, GANTY et moi faisons tout le tour de la factorerie et allions contempler les dégâts faits à nos jambons et à la farine par l'armée vers qui les avaient envahis...

Enfin, vers juillet 1902, arrive le fameux bateau tant attendu avec le Grand Fumu DRYEPONDT.

Le Docteur DRYEPONDT est un bon géant, déjà connu de tout le monde parce que tout le monde a en mains son Traité d'Hygiène africaine, qui est le Vade Mecum de tous les broussards.

Son arrivée est sensationnelle car, dès le premier soir, pour en imposer aux Noirs, il fait tirer un feu d'artifice, le premier feu d'artifice que l'on ait jamais vu dans la région.

Vient enfin mon tour d'être interrogé, et le moment pour mon sort de se décider. De suite, petit mais grand conflit : j'exhibe ma nomination de gérant, qui date de huit mois, et je demande à être considéré comme un gérant que l'on va reprendre (au moins pour les appointements).

DRYEPONDT m'objecte: «Pardon, je viens ici, où je trouve un gérant qui est M. GANTY, et un adjoint qui est M. HARROY.

M. GANTY, je le nomme Chef de Secteur, mais vous, je ne puis que vous nommer gérant. Mille regrets». Ma veine continue...

Je passe sur divers avatars qui ont marqué les tâtonnements du début, et arrive de suite à ma désignation pour aller créer et diriger une factorerie à Batempa.

Batempa se trouve à mi-chemin entre Lusambo et Pania-Mutombo. (Ce dernier poste de Pania est le point terminus de la navigation possible sur le Sankuru. Les bateaux ne vont pas plus loin, et là s'amorce la voie de terre qui conduit au Katanga, où on fait en ce moment les premières études.)

Donc Batempa. J'y construis maisons, magasins, séchoirs, j'organise mes marchés, spécialement dans la région située entre le fleuve Sankuru et la rivière Lubefu, soit dans la fameuse région des Batetela. Dès le début, et toujours par la suite, j'y ai obtenu les plus beaux résultats : aucune factorerie de la C.K. n'a jamais atteint le chiffre de ma production: 8 à 9 tonnes par mois.

Je payais le C.T.C. 1,10 à 1,15 francs le Kilo et il se vendait à Anvers 11 à 12 francs le Kilo. Qu'on juge des bénéfices de la Compagnie. Aussi suis-je considéré comme un agent modèle ! Mais, on continue à crever de faim.

Dès son arrivée au Kasai, le Directeur DRYEPONDT a constaté avec effroi dans quelles misérables conditions de ravitaillement vivaient tous les agents.

Son premier soin a été de commander des caisses de chop-box en Europe. Il a fallu pas mal de temps pour réunir les renseignements concernant toutes les factoreries de la C.K. vu la rareté des courriers, vu l'étendue de la région (grande comme la France).

Ce n'est donc que vers le milieu de 1902 qu'arrivent en Europe les réquisitions d'Afrique; puis on examine, on consulte des fournisseurs, et, finalement, c'est la Maison Van Someren d'Anvers qui a la commande des deux à trois cents caisses qu'il s'agit de faire partir au Congo.

Et lorsque après près de six mois ce fameux ravitaillement nous arrive, on constate que presque tout le contenu des caisses est pourri et bon à jeter au fleuve.

Moralité: nouvelle attente de six mois, avant que l'on ait le temps de rien remplacer.

La Compagnie, elle, a eu certainement le droit et l'avantage de se faire indemniser, mais nous, les agents, nous avons pu tout simplement, encore pendant six mois, mettre quelques crans de plus à la ceinture, et pas d'indemnité.

Conséquences : je suis anémié au possible, maigre comme un clou, et pour comble, je suis affligé, aux premiers jours de 1903, d'un ver solitaire d'une voracité effrayante. Un chef, venu en visite chez moi, m'apportait son cadeau d'usage. Ce cadeau, c'était une petite femme. Quoique gentille, je ne pouvais pas la refuser, mais je l'ai renvoyée quelques jours après, bien que je l'eusse payée généreusement.

Je la renvoyai, pour rien, ce que le chef ne comprenait pas, et ne voulant pas être en reste de civilités bien comprises, ce chef m'a donné à la place, un petit cochon... que j'ai mangé et qui m'a valu mon locataire vorace (54).

Mon terme approche de la fin (55) : en août 1903, je peux demander mon retour en Europe. C'est accordé, mais avec les lenteurs habituelles.

La Direction, entre-temps, s'est installée à Dima, et là, le nouveau Directeur, M. DECLERCQ (56), qui a succédé à DRYEPONDT, rentré en Europe après son année de terme, me fait très bon accueil. Je consulte le médecin attaché à la Compagnie. Il me trouve trop faible pour supporter la médication nécessaire de mon ver solitaire, et me dit : «A bord du grand steamer vous ramenant en Europe vous pourrez, pendant le voyage du retour, bien vous reposer, et là, le médecin du bord fera le nécessaire».

Soit ! La veille de mon départ, je dîne chez le Directeur DECLERCQ qui me remet un pli à remettre en mains propres au Grand Chef à Bruxelles, M. Victorien LACOURT.

Ce pli, avant de le fermer, il m'en donne connaissance: c'est la note de l'agent rentrant en Europe. Et je lis, sur une seule ligne, ces mots: «Fernand HARROY, excellent agent, à réengager le plus tôt possible. (Signé) DECLERCQ ». C'est tout.

Notes :

Cf HARROY (F.) (op. cit., p. 16-17):

«Effectivement, dès le lendemain matin à 6 heures, sans avoir dormi, naturellement, je m'installe dans une petite pirogue. C'était nouveau pour moi cela! Le gérant m'a dit: «En passant, vous allez vous arrêter à la Konduie, là où se trouvent les Plantations Lacourt. Je vous autorise à y descendre et d'aller saluer le Directeur, M. KONINGS, car il est bon que les Blancs d'une même région se connaissent. Effectivement, nous passions devant la Konduie vers midi. Je m'y arrête et je m'aventure dans un petit poste où je vois venir à moi un Monsieur, très pâle, roux, l'air malade en quelque sorte. C'était M. le Directeur KONINGS qui, très gentiment, m'invite à aller faire la causette dans ce qui lui servait de bureau. La conversation s'engage: je ne me rappelle plus du sujet, mais je sais qu'à un moment donné un mot manquait de clarté pour lui. La signification du mot l'intriguait et, comme je voyais un dictionnaire sur son bureau, je prends ce dictionnaire et je lui mets sous les yeux le sens de ce mot. Le Directeur me regarde stupéfait. Il crie: «Boy!». Un boy arrive. «Appelez vite M. LEDROUX !» Pendant ce temps-là, il ne souffle pas mot! M. LEDROUX, un tout jeune homme, apparaît. Alors, me désignant, M. KONINGS lui dit: «Figurez-vous, M. LEDROUX, que voilà un agent de M. le gérant d'Inkongo qui vient de chercher un mot dans le dictionnaire et qui l'a trouvé tout de suite! Est-ce que ce n'est pas extraordinaire? Est-ce que vous ne trouvez pas que M. GANTY a vraiment de la veine d'avoir un agent comme cela? ». Et voilà! M. le Directeur était à peu près illettré! Je dois ajouter qu'à cette époque-là, les Plantations Lacourt ne s'occupaient pas encore de véritables plantations, mais avaient surtout comme travail le débroussement de la forêt.»

Cf HARROY (F.) (op. cit., p. 18):

«Pour apporter ce caoutchouc, l'indigène fabriquait une sorte de panier avec une simple feuille de palmier. Il arrachait à un arbre une de ces longues feuilles qui avait deux à trois mètres de longueur, la coupait en deux par son milieu, disposait parallèlement les deux tiges l'une à côté de l'autre, à 25 à 30 cm l'une de l'autre, et avec les feuilles qu'il entrelaçait, il formait une fermeture; une feuille de bananier disposée au fond du panier suffisait pour assurer la sécurité».

Cf HARROY (F.) (op. cit., p. 18-19):

«Voilà que, dès la fin de ma seconde étape, j'ai tout vendu et j'ai pu renvoyer en factorerie mes 20 hommes que je vais attendre pendant quatre jours, quatre jours pendant lesquels ils se rendront à Inkongo et me reviendront de nouveau chargés de marchandises. Enfin quatre jours de repos pour moi! Quatre jours de flemme! Je vais pouvoir dormir ! Et j'ai bien dormi ! J'ai passé deux bonnes nuits grâce à la grenouille ! Vous vous demandez ce que la grenouille vient faire ici? Et bien voilà! Mon boy m'avait dit : « Tu enfermes une grenouille dans ta hutte avant de souper et si, quand tu vas te coucher, la grenouille est encore là, tu peux être tranquille et bien dormir, il n'y a pas de serpent (car les serpents, souvent, se nichent dans le toit de chaume de ces huttes).»

Cf HARROY (F.) (op. cit., p. 19) :

«J'appréhendais naturellement l'accueil qui devait m'être fait dans ce village, où mon prédécesseur, M. LEMMENS, avait été assassiné. Assassiné! Où? Comment? Quand? A-t-il été mangé? Où est-il enterré? Toutes choses que je n'ai jamais pu savoir. Et comme le mot d'ordre était `Prudence et méfiance', j'engageais d'autant moins de conversations à ce sujet, qu'à cette époque-là, je ne connaissais encore presque rien de la langue indigène. Tout se passa dans le calme et la méfiance réciproque. J'ajoute, cependant, dès maintenant, un détail à propos de ce qui se passa quatre ans plus tard. Me trouvant comme Chef de Secteur en voyage d'inspection dans la région des Lulua, je vis venir à moi un courrier porteur du petit bâtonnet classique en haut duquel est enfourchée la moukande, et je lus, avec stupéfaction, ce que contenait ce billet que m'adressait un de mes gérants, M. Félix WUILLEMAN. 'Je viens, écrivait-il, de découvrir et d'arrêter l'assassin de M. LEMMENS; il est ici avec moi sous bonne garde. Veuillez me faire savoir où je dois le diriger. Est-ce au poste de l'État de Bena-Dibele, est-ce à Lusambo, est-ce à la factorerie?' J'étais très perplexe au sujet de la réponse à lui faire parvenir, mais, par le plus grand des hasards, je savais que notre Inspecteur général, M. LESCRAUWAET, était dans le voisinage. Je fis donc prendre l'avis de M. LESCRAUWAET, qui me répondit par le laconique billet: « Mettez immédiatement en liberté l'assassin de M. LEMMENS. Nous n'avons pas qualité pour procéder à des arrestations et vous pourriez avoir de graves ennuis... » . Et voilà comment nous étions protégés !

Cf HARROY (F.) (op. cit., p. 23):

«Commence alors une existence plutôt bizarre, qui se caractérise assez fâcheusement par une longue période de famine. Les derniers ravitaillements que nous avons attendus se trouvaient à bord d'un steamer, Le Roi des Belges, qui avait sombré dans le Kasai. Puis, plus rien n'arriva jamais. Pourquoi? En Europe, les Sociétés qui savaient qu'à partir du le' janvier 1902, elles n'avaient plus à se préoccuper des agents, n'envoyaient plus rien. La Compagnie du Kasai, pas encore en exercice, n'envoyait rien non plus! Et c'est ainsi que, durant près d'un an, on verra pourquoi plus tard, nous avons été privés de tout ravitaillement d'Europe. On ne meurt pas de faim dans un pays où on a des poules, des oeufs, parfois même un canard, parfois aussi un bouc châtré, quand on a de l'huile de palme pour préparer ses sauces, quand on a du manioc pour remplacer la farine, quand on n'a que de l'huile de palme pour remplacer le vin, c'est entendu ! Mais lorsque, pendant près d'un an, on n'a pas une boîte de beurre, ni un

morceau de sucre, ni un sac de farine, ni huile, ni vinaigre, ni vin, ni bougies, et bien on est profondément malheureux.»

Cf HARROY (F.) (op. cit., p. 24) :

«Or que disaient ces circulaires? Elles disaient que nous avions le droit, par tête de Blanc, à 1,35 francs par jour de vivres d'Europe. Comme nous n'étions plus que deux, cela ne faisait que 2,70 francs par jour, soit, à la fin du mois, 81 francs. Si nous avions été trois, comme c'était le cas précédemment lorsque le gérant avait deux adjoints, nous aurions pu dépenser par mois 120 francs. Or le jambon figurait à l'inventaire pour 90 francs et le sac de farine pour 100 francs. Si nous les avons mis en consommation, il aurait fallu sortir en comptabilité, pour le mois courant, 90 francs d'une part et 100 francs de l'autre, alors que nous n'avions droit qu'à 81 francs. Donc, nous n'avions pas le droit d'y toucher.»

(54) Cf HARROY (F.) (op. cit., p. 26):

«J'y reçus, un jour, la visite d'un chef important, qui, comme toujours, circulait avec sa Cour, un très nombreux personnel. Comme toujours aussi, il m'offrit d'abord son cadeau de bienvenue qui me permit de juger de l'importance de son village. Ce cadeau se composait notamment d'une demi-douzaine de poules, un canard, un régime de bananes, des paniers de pâte de manioc destinés à mon personnel et, comme pièce capitale, une jeune femme. J'étais évidemment quelque peu ahuri et, au premier moment, je ne trouvais pas, en langue indigène, les mots qu'il fallait pour lui faire comprendre que la dignité d'un Blanc ne lui permet pas d'accepter une femme comme cadeau. Je fis donc mine de l'accepter et la confiais de suite à la garde et à la surveillance d'un de mes capita. Lorsqu'un chef vous fait un cadeau, il n'hésite pas à le faire aussi beau que possible, puisqu'il sait très bien que ma riposte lui vaudra des présents supérieurs à ceux qu'il m'a offerts lui-même. Mais, le lendemain, je lui renvoyais cette jeune femme, bien que je l'eusse payée. Rassurez-vous, elle représentait quatre à cinq croissettes, soit à l'époque, 20 ou 30 francs. Le grand chef, qui lui aussi prétendait avoir de la dignité, ne pouvait concevoir que je lui renvoie le cadeau que j'avais bien payé et pour la ristourne duquel je ne demandais rien.

Il trouva donc juste de m'envoyer quelque chose à la place et eut l'idée, très heureuse à mes yeux, de m'envoyer un petit cochon.»

(55) Cf HARROY (F.) (op. cit., p. 27-28):

« Tout ce que je vous ai raconté jusqu'à présent m'a éloigné un peu des impressions qui frappent un Européen qui, pour la première fois, vient au Congo. Je n'ai pas encore eu l'occasion de vous dire ce qui a causé ma plus vive curiosité et mon plus grand étonnement : c'est de vivre parmi toutes ces populations, où tous les êtres, hommes et femmes de tous âges, sont complètement nus. La curiosité, contrairement à ce qu'on pourrait croire, n'a rien d'une curiosité malsaine; je suis surtout frappé à l'idée que des artistes sculpteurs pourraient taire là une ample moisson de modèles magnifiques, aussi bien dans le domaine de la beauté que de la décrépitude.

L'observation journalière de ces populations m'a fait remarquer que chez les Nègres du Congo manquent complètement les manifestations extérieures des sentiments de tendresse et il faut croire que ceci est propre à tous les primitifs. Je n'ai, par exemple, jamais vu un tableau qui aurait représenté Adam et Eve échangeant un chaste baiser; je n'ai jamais vu un Nègre embrasser une Négrresse; je n'ai jamais vu une Négrresse embrasser son enfant.

J'ai vu, par contre, un jour, une Négrresse, seule en pleine brousse, se livrer à des gestes d'épileptique, poussant de grands cris, se jetant par terre et se relevant, prenant des poignées de terre et d'herbe qu'elle se jetait sur la tête; cela a duré pendant plus d'une demi-heure, ainsi

que j'ai eu l'occasion de l'observer de loin. Un homme de ma caravane m'expliqua: « C'est une femme dont l'enfant vient de mourir ». Mais cette femme, je la revis une heure après, et elle dansait...

Une autre fois, je rencontrais une Nègresse portant son bébé, qui pouvait avoir un an, un an et demi, un bébé véritablement adorable de joliesse. Ils sont splendides les petits Nègres! Ils ont les yeux brillants! Malheureusement, cette joliesse ne dure guère. Je ne puis m'empêcher de dire à cette Nègresse: « Comme il est joli, ton enfant ! ». Et la Nègresse me répondit: `Kusumbicha?' (Veux-tu l'acheter?).»